

“Le gouvernement “des bons” est l'aristocratie dans sa vraie définition.”

L'opinion de Cléobulie se prête moins au principe invoqué. On pourrait conclure, de l'expérience des aristocraties de l'histoire, que le blâme public est de peu d'effet, comparé au châtement et à la loi. Mais en premier lieu, celles-là ne sont ni l'aristocratie idéale, ni la forme scientifique, discutées par les sages, et en outre, bien que d'écorce rude ou rudimentaire, elles n'excluent pas l'argument mis en avant. Une crainte plus grande du blâme que du châtement implique deux choses : une classe supérieure, à laquelle est déféré la censure, — une classe estimée inférieure, que ce blâme peut avilir. Mais cette gradation est encore la marque distinctive de l'aristocratie. Il n'y a que ceux qui sont au-dessus ou au-dessous de tout échelon, — le roi ou la canaille, — qui redoutent plus la coercition que la honte, et ces extrêmes sont les corrélatifs de la monarchie et de la démocratie.

La thèse de Thalès, qui exclut à la fois l'extrême pauvreté et l'extrême richesse, est aristocratique, en tant qu'elle implique, parmi les esprits forts et dirigeants d'un société, l'ascendant morale de ces qualités plus nobles qui leur font mépriser l'acquisition des biens matériels. On peut dire, à juste titre, que cette exclusion formelle de Plutus et de ses œuvres sous-entend une aristocratie...

Il est curieux que, seul de la compagnie, Anacharsis conçoive la véritable forme de gouvernement et la définisse avec précision. C'est cette manière d'être, dit-il, où tout le reste n'a qu'un niveau, — c'est-à-dire la propriété, la loi civile et criminelle, — mais où la vertu et le vice, déterminant seuls le rang, dirigent le timon et l'influence de

l'Etat. Par “vertu,” Anacharsis comprenait plutôt l'intelligence que la morale, à la manière des anciens, qui faisaient la prudence mère de la vertu. En un mot, cette définition du philosophe scythe fournit une solution à l'avis ouvert par Solon. La solidarité dans les offenses, ou le *consensus* social, ne peut en effet atteindre, que sous cette forme à une constitution politique rationnellement organisée. Car c'est seulement ici que toutes les classes ont ce qu'elles peuvent ambitionner, — les basses et vicieuses... la richesse, les nobles et vertueuses... le gouvernement. Il n'y a donc pas de motif pour qu'elles se jaloussent les unes les autres, car lorsque le bas peuple aspire au pouvoir, — ce qui est si fréquent de notre temps, — ce qu'il envie en réalité, ce qu'il voit avant tout, c'est la richesse qui s'y joint ; et d'un autre côté, si les classes élevées descendent à ramper pour de l'or, ce n'est que parce qu'aux jours de désordre et de confusion l'or procure le pouvoir. Il existe ainsi un tiraillement général de classes, qui se change en sympathie sous le régime en question ; en effet, quand chacun est en possession de la part qu'il désire, non-seulement l'obstacle de l'envie disparaît, mais la solidarité, base du système, se fortifie par peur de changement. Le lecteur est prié de se rappeler en même temps qu'avec ces bons sages d'il y a deux mille cinq cents ans, nous parlons encore d'une utopie.

On voit jusque-là que, en dépit de la simplicité de la forme, il y avait de la subtilité dans les discussions du naïf Plutarque ; il est aussi à remarquer combien est saisissant le contraste entre les problèmes d'origine grecque et les puérités de l'Égypte. La mer à boire, proposée par l'Éthiopien,